

Mouvement IV : Lullaby of Birdland



Scène 8 : « Ne chantez pas la mort »

Anne, Benjamin, Baptiste, puis Anne, Laura dans la chambre d'hôpital de Mélodie

21 juin

10h20. La lumière chaude d'un matin d'été éclaire la chambre d'hôpital de Mélodie. Dans le lit blanc, le drap recouvre jusqu'à la tête, le corps déformé de la jeune fille décédée. À jardin un sac poubelle trône sur le fauteuil. Benjamin serre Anne dans ses bras, Baptiste blotti contre eux. Ils se serrent très fort les uns contre les autres, se réconfortant mutuellement, par moment, un petit reniflement discret vient troubler le silence. Baptiste se redresse et adresse un regard à Benjamin. Les deux hommes se regardent. Un temps.

Baptiste (d'une voix rauque et mal assurée) :

Je, je m'disais... enfin... peut-être que... Anne voudrait peut-être... enfin, tu vois...

(Benjamin regarde sa compagne, puis Baptiste, l'air un peu perdu, il hausse les épaules. Les deux hommes reportent leur attention sur leur amie)

Benjamin :

Anne ?... Est-ce que... Tu voudrais qu'on te laisse seule... avec elle ?

(Anne hausse les épaules, elle semble absente. Les deux hommes se regardent, hésitant sur l'attitude à adopter.)

Baptiste (passe ses bras autour des épaules d'Anne.) :

Est-ce que tu préfères qu'on reste ?

(De nouveau, la jeune femme hausse les épaules et fait « non » de la tête, un temps, les deux hommes s'interrogent du regard, aucun d'eux ne veut abandonner la jeune femme, mais l'atmosphère de cette chambre leur devient de plus en plus insupportable.)

Benjamin :

J'ai mal au cœur, faut que je mange quelque chose.

Baptiste (À Anne) :

On va aller faire un tour à la cafétéria. Tu veux venir avec nous ? *(Anne hoche négativement la tête.)*

Benjamin (caressant la joue de sa compagne) :

Tu es sûre ? On n'a rien mangé depuis hier soir, ça te ferait du bien...

(Elle le regarde, lui sourit, hoche négativement la tête en prenant sa main. Elle la serre puis la lâche. Les deux hommes se regardent, partageant une cruelle sensation d'impuissance.)

Baptiste :

On revient vite.

(Elle acquiesce. Benjamin l'embrasse sur le front, puis les deux hommes sortent, non sans un petit regard en arrière. Anne est seule, elle regarde autour d'elle, le corps froid et sans vie de sa cousine, la fenêtre, le sac poubelle sur la chaise... Elle se redresse, prenant une profonde inspiration. Son visage semble apaisé. Le regard enraciné au visage de sa cousine, l'esquisse très légère d'un sourire se dessine sur ses lèvres. Elle respire les yeux fermés, son corps se balance doucement, on entend, lointaines les notes de l'introduction de Youkali de Kurt Weils, que Benjamin jouait quelque mois plus

tôt. Comme perdue dans ses pensées, elle commence à chanter le second couplet. Un temps. Laura entre, essoufflée, le visage défait. La mélodie s'enraille dans la gorge d'Anne qui se tait. Laura s'approche.)

Laura :

Oh Anne ! j'ai couru ici dès que j'ai reçu le message de Baptiste, et cet abruti de métro qui a eu un problème, il choisit encore bien son moment celui-là, j'étais en rage d'être si loin dans un moment pareil, « Au moins elle est avec Baptiste et Benjamin » j'me disais, et voilà que je les croise en bas, non mais sérieux !, dans un moment pareil, et l'ascenseur qui mettait deux plombs à arriver, alors j'prends l'escalier, et en courant dans le couloir – ils n'en finissent pas ces couloirs ! – je me dit « non, pas toute seule, pas comme ça, ils n'auraient pas... » et... je suppose... c'est toi n'est-ce pas ? c'est toi qui leur a demandé : tu voulais être seule, c'est ça ? oui, sans doute et je suis importune, biensur. Anne, oh Anne. Je... je suis tellement... tellement... *(Elle serre Anne dans ses bras, cette dernière se raidit et écarte gentiment mais fermement sa camarade)* Oh pardon, oui, je... je comprends... je serai dans le couloir si...

Anne *(s'agrippant au bras de Laura) :*

Non. Reste !

Laura :

Tu es sûre ? *(Anne hausse les épaules. Elle soupire.)*

Anne *(souriant) :*

Ne le prend pas mal, Laura, c'est les étreintes, les embrassades... là, je... *(Geste vif de « ras le bol »)*

Laura :

Oui, je comprends, tu dois te sentir sale, agressée de compassion. Oui, je connais. Je connais bien... Je les ai vu, en bas, l'attroupement du soutien. Je suppose qu'ils y sont tous allés de leurs platitudes convenues du genre : « si tu as besoin de quoi que ce soit... », et dans quelque mois, la coda de toutes ces simagrées sera d'une pauvreté telle que j'aurais pu la composer moi-même.

Anne *(s'assoit sur le rebord du lit.) :*

Non. Ils se rassurent. Ils ont trop de peine pour imaginer qu'ils me blessent.

Laura :

Ou s'en préoccuper... A l'enterrement de mon grand-père, si cela n'avait tenu qu'à moi, je leur aurais éclaté la tête contre un mur. Tous. De telles gueules de poissons crevés même de circonstance, ça blesserait n'importe qui... C'est horripilant : tous ces proches lointains qu'il serait mal vu d'envoyer balader. Alors que leur présence n'est qu'écrasement. Leur seul regard t'oblige à donner ta peine en spectacle, dignement, bien sûr. Alors tu te tiens, creusant le sol du regard sous leurs pieds de condoléants, falsifiant un sourire en attendant que ça se passe. Et toi qui voudrais juste pouvoir t'effondrer, sans pudeur, dans les bras d'une personne, une seule. La seule à qui tu ne peux pas en demander autant : trop mal venu... *(Anne la regarde en souriant.)* Oui, je sais, ça remonte...

Anne :

Je n'ai rien dit.

Laura :

Non, pour sûr. Tu ne dis jamais rien. Toi, tu écris, c'est plus facile.

Anne :

Non. Plus sincère.

(Laura va pour s'asseoir sur le fauteuil. Pour la première fois depuis son irruption dans la pièce, elle voit le sac poubelle. Surprise, cette vision la coupe dans son élan.)

Laura :

C'est quoi ça ? *(Anne fait signe qu'elle l'ignore. Laura amorce un geste interrogatif pour l'ouvrir. Anne acquiesce. Laura ouvre le sac et en sort un chemisier de femme et un pantalon de pyjama. Un temps de silence, consternées les deux jeunes femmes contemplant les vêtements. Laura retourne le sac, plusieurs vêtements et sous-vêtements de jeune fille s'éparpillent par terre. Anne se lève et s'approche. Laura s'agenouille pour les ramasser et les replier.)* C'est pas vrai ! Alors c'est ça. La mort c'est ça ! On bazarde toute une existence à la poubelle ! Laquelle d'ailleurs ? Ça se recycle, ce qu'on balance à la poubelle de l'existence ?... Mais de quel droit ! Qui leur a permis ?... ! ... Qui peut se permettre de bazarder quelqu'un à la poubelle ?! Non mais sans déconner ! *(Anne ramasse un pull. Laura baisse la tête prenant une profonde inspiration pour se calmer)* Pardon. Je voulais pas... *(Anne s'écarte le pull à la main)* Je suis désolée. Faut croire qu'y a pas de maturité à gagner sur l'émotion. C'est tout moi. Piquer une colère, quelle parade ! C'est facile. Tellement plus facile que de reconnaître la blessure. C'est vain. Mais ça soulage... « Et tu ne me dis rien. Tu ne dis jamais rien. *(Citant Ferré, comme pour concrétiser sa pensée)* Mais tu luis dans mon cœur comme luit cette étoile. Avec ses feux perdus dans de lointains chemins... »¹ Ouai. Ça... tu es loin, Anne. Tu contemples un infini qui n'appartient qu'à toi. Ces temps-ci plus qu'à l'ordinaire, tu es loin. Je donnerais cher pour savoir à quoi tu penses, à mille lieux d'ici et de toi-même.

(Un long temps : Anne contemple le pull, Laura a abandonné l'idée d'une réponse et continue de plier soigneusement les vêtements de Mélodie. Soudain Anne rompt le silence.)

Anne (sur un souffle) :

Je pense à Benjamin. *(Surprise, Laura relève la tête vers son amie.)* Tu te rappelles le nouvel an ? Déjà, c'est loin. Ça a presque l'air d'appartenir à un autre espace temps. Loin, et pourtant gravé là, chaque seconde, comme dans le marbre. Tu te rappelles ce morceau qu'il jouait ? J'étais si heureuse de l'entendre. C'est toujours magique la première écoute, pour qui se laisse émerveiller. *(Sourire)* Pour ceux qui ne disent rien, qui savent s'abandonner à n'être qu'écoute, les yeux fermés. Je pense à Benjamin, à son regard perdu au lointain... Je pense au plancher sur lequel j'étais couchée, à cette mélodie qui tournait. Cette nuit, vous, ce petit bonheur sans lendemain, c'est l'instant dont j'avais besoin pour me ressourcer. *(Elle se tourne vers le corps.)* C'est monstrueux, ce qui grandit en moi. Je le vois, le sac poubelle, je le vois, le corps informe, inerte, là, elle est là, la mort, sous mes yeux, palpable. Mais, c'est plus fort que moi. Je pense à Benjamin, son visage, ses mains, ce plancher où je me recroquevillais en l'écoutant ... j'y pense, c'est... comme un refuge. Et plus je la regarde et plus je songe à ce plancher, à la douceur de ses lattes contre ma joue, à ses rainures dans lesquels je voulais me fondre, faire corps, m'enraciner, y enraciner le temps, cette nuit. Que tout s'arrête là. Et couchée là, juste l'écouter à tout jamais. « Oh nuit, rends moi tes mensonges ». *(A mesure qu'elle parle sa voix semble de plus en plus abîmée.)* J'entendais jusqu'à la caresse de ses doigts sur les touches. C'est plus fort que moi, cette musique elle tourne dans ma tête avec son visage avec ce besoin que j'ai de sa présence, de sa voix, de sa peau... Plus j'y pense, plus je me sens bien. *(Montrant Mélodie d'un geste fébrile)* Je regarde « ça » et je me sens bien. Mais qu'est ce qui colle pas chez moi ? *(elle rit nerveusement, puis son regard se fixe sur le corps inerte.)* En bas, ils attendent que je fasse mes

¹ Citation de la chanson *Tu ne dis jamais Rien* de Léo Ferré

adieux, à « ça ». Comme si ça m'écoutait, ça n'a pas de sens. Ça ne m'entend même plus. Je peux pas. Les mots ne sortent pas. Il n'y a que la voix qui sort. Je n'ai rien dit, j'ai chanté. J'aurais jamais cru, mais ça m'a fait un bien... Je me suis sentie respirer pour la première fois depuis des mois. Je chantais, ça m'a échappé... La chaleur du soleil dans mon dos, c'était comme un corps. Il me hante. Je pouvais presque sentir le spectre de son corps contre le mien. J'étais là, abandonnée à l'ombre de ses bras tendres et forts. J'ai le fantôme de cette soirée qui me tourne comme un refuge. *(Un temps.)* C'est monstrueux, Laura, je suis heureuse. Je suis soulagée. C'est fini. C'est, enfin, fini. Elle est délivrée, définitivement. Regarde-la. Tu vois, comme elle est paisible. L'angoisse, la souffrance, c'est fini. Plus jamais. Cela faisait plus d'un an que je n'avais pas vu son visage aussi serein, aussi détendu. Elle est morte, enfin, elle est définitivement apaisée. Bon Dieu ! Cela se fête !

Laura :

Oui. C'est tout elle : avoir attendu de voir le soleil à son zénith pour s'en aller. C'est beau, que sa mort lui ressemble, un peu. Et le voici, le jour le plus long. Ce jour ou la nuit est si courte qu'elle n'a aucun sens. Qui irait fermer l'œil au soir d'un 21 juin quand tant de musiques se jouent ici, ou là, partout.

Anne *(avec un enthousiasme croissant) :*

Oui, aujourd'hui c'est jour de fête. Et nous en serons, tous les quatre, comme au lycée. Ce soir on sort en lycéens ! Paris n'appartient qu'à nous ! Partons à la conquête de sa nuit. Nous contemplerons la tour Eiffel pourfendre l'obscurité. La Seine nous renverra nos grimaces. Nous irons chercher la musique où qu'elle se trouve ! Et si on ne la trouve pas, on la convoquera ! On chantera, et on dansera, et on boira, et on rira et du parvis du Sacré Cœur baigné dans la lumière de la lune, nos cris de joie crèveront le ciel. Et des remparts de Montmartre à la fontaine Saint-Michel, nous arpenterons la nuit, jusqu'aux premières lueurs du matin, jusqu'à ce que nos jambes nous rentrent dans le corps de fatigue. Et là, nous irons rêver sur les quais pour voir l'aube repeindre la Seine. Il paraît que, dans la brume des toutes premières heures du jour, avant que les voitures n'envahissent les rues, Paris sent les croissants et le pain tout chaud. Je veux voir si c'est vrai. *(Sur le ton de la confidence.)* Non. Je ne me laisserai pas abattre. J'aurai le dernier mot. Et quand nous la porterons en terre, que ce cauchemar prendra fin, je veux ne garder en mémoire qu'un inénarrable jour de fête !...

(Elles se dévisagent. Des rires leur échappent, qui pourraient ressembler à des pleurs, elles s'étreignent avec émotion. Bascule lumière. Noire sur la chambre de Mélodie. Les rires se perdent dans l'obscurité.)